

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

054

1543

Canadienne

# LE MENEESTREL



## PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 29 AOUT, 1844.

No. 11.

SOMMAIRE :—BONAPARTE, (*Poésie*) ; LA FILLE DU BRIGAND, (*Esquisse de mœurs*).

### Poesie.

#### BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,  
 Le nautonnier de loin voit blanchir sur la rive  
 Un tombeau, près du bord par les flots déposé ;  
 Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,  
 Et, sous le vert tissu de la ronce et du lierre,  
 On distingue... un sceptre brisé !

Ici git... point de nom ?... Demandez à la terre  
 Ce nom ! Il est inscrit en sanglant caractère,  
 Des bords du Tanais au sommet du Cédar,  
 Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,  
 Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves.  
 Qu'il foulait tremblants sous son char.

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure !  
 Son ombre ne rend pas même un léger murmure.  
 Le pied d'un ennemi soule en paix son cercueil.  
 Sur ce front foudroyant le moucheiron bourdonne,  
 Et son ombre n'entend que le bruit monotone  
 D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,  
 Que je vienne outrager ta majesté muette.  
 Non, la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté.  
 La mort fut, de tout temps, l'asile de la gloire.  
 Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;  
 Rien... excepté la vérité !

Tu tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;  
 Mais pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;  
 Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom.  
 Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,  
 Avant d'être nommé, fait bouillonner ses ondes  
 Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;  
 La victoire te prit sur ses ailes rapides ;  
 D'un peuple de Brutus la gloire te fit roi.  
 Ce siècle, dont l'écumé entraînait dans sa course  
 Les mœurs, les rois, les dieux, ... refoulé vers sa source,  
 Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;  
 Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre ;  
 Le fantôme coula sous le poids d'un mortel.  
 Et, de tous ces grands noms profaneur sublime,  
 Tu jouas avec eux, comme la main du crime  
 Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,  
 Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,  
 En jetant dans ses fers un cri de liberté,  
 Un héros tout-à-coup de la poudre l'éleva,  
 Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve  
 Tombe devant la vérité.

Superbe et dédaignant ce que la terre admire,  
 Tu ne demandais rien au monde que l'empire.  
 Tu marchais... Tout obstacle était ton ennemi.  
 Ta volonté volait comme ce trait rapide.  
 Qui va frapper le but où le regard le guide,  
 Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,  
 La coupe des festins ne te versa l'ivresse.  
 Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer ;  
 Comme un soldat debout, qui veille sous ses armes,  
 Tu vis de la beauté le sourire et les larmes  
 Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,  
 L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;  
 Et ta main ne flattait que ton léger coursier,  
 Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière  
 Sillonnaient, comme au vent, la sanglante poussière,  
 Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure ;  
 Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure ;  
 Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.  
 Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,  
 Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,  
 Et des serres pour l'embrasser.

S'élançer d'un seul bond au char de la victoire,  
 Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire,  
 Fouler d'un même pied des tribuns, et des rois,  
 Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,  
 Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne,  
 Un peuple échappé de ses lois ;

Etre d'un siècle entier la pensée et la vie,  
Emousser le poignard, décourager l'envie,  
Ebranler, raffermir l'univers incertain,  
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,  
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,  
Quel rêve !... Et ce fut ton destin.

Tu tombas cependant de ce sublime faite ;  
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,  
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau,  
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,  
Pour dernière faveur t'accorda cet espace  
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,  
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée  
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,  
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,  
Sur ton front chauve et nu, que la pensée incline,  
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde  
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde,  
Et du fleuve orageux suivre, en flottant, le cours ;  
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,  
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,  
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes  
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes ;  
Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux,  
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,  
Chaque flot t'apportait une brillante image  
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont tremblant tu défiais la foudre ;  
Là du désert sacré tu réveillais la poudre ;  
Ton coursier frissonnait dans les flots du Jourdain,  
Là, tes pas abaissaient une cime escarpée ;  
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée ;  
Ici... Mais quel effroi soudain !

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue ?  
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue ?  
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?  
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,  
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?  
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire effacé tout... tout, excepté le crime.  
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,  
Un jeune homme, un héros, d'un sang pur incendié.  
Le flot qui l'apportait, passait, passait sans cesse,  
Et, toujours en passant, la vague vengeresse  
Lui jetait le nom de Cendé.

Comme pour effacer une tache livide,  
On voyait sur son front passer sa main rapide ;  
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait :  
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,  
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,  
Le couronnait de son serfait.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,  
Devant l'éternité, seul avec son génie,  
Son regard vers le ciel parut se soulever ;  
Le signe rédempteur toucha son front farouche...  
Et même on entendit commencer sur sa bouche  
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... c'est le Dieu qui règne et qui couronne,  
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne.  
Pour les héros et nous il a des poids divers.  
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.  
L'esclave et le tyran ont tous deux compte à rendre,  
L'un d'un sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé, silence !  
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance ;  
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !  
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?  
Et vous, fléau de Dieu, qui sait si le génie  
N'est pas une de vos vertus...

LAMARTINE.

## Littérature Canadienne.

### LA FILLE DU BRIGAND.

NOUVELLE.

I.

#### UNE PREMIÈRE ENTREVUE.

C'était à la fin d'une journée de Septembre ;  
le soleil venait de disparaître derrière les monta-  
gnes et ne mêlait plus à leur sombre verdure  
que les derniers reflets d'une teinte de sang.  
De gros nuages couleur d'encre roulaient rapi-  
dement dans l'atmosphère et commençaient à  
jeter sur la nature l'ombre d'une nuit d'orage et  
de terreur. On entendait au loin le sourd mur-  
mure des flots du St. Laurent, le bruit mono-  
tone de la chute de Montmorency, le sifflement  
du vent qui s'engouffrait violemment dans les  
sentiers tortueux qui avoisinent la porte St.  
Louis et se brisait avec fracas sur les vieux murs  
qui les bordent. Déjà l'écho des solitudes répé-  
tait par intervalle les roulements du tonnerre  
et l'éclair sillonnait les ombres de la tempête.

Huit heures sonnaient aux horloges du quar-  
tier St. Louis, les rues de Québec étaient dé-  
sertes ; un silence effrayant régnait sur la ville.  
Tout annonçait une de ces nuits de vo-

et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte et qu'ils passaient dans des trances horribles. Québec vivait alors dans une époque de sang ; époque à jamais mémorable dans les annales du crime ; à jamais ineffaçable sur les murs des prisons ; époque de dégradation, où on avait chaque jour à enrégistrer un nouveau meurtre, à punir un nouveau crime !

Une seule lumière brillait encore dans une petite auberge du Faubourg St. Louis, unique et mauvais refuge qu'avaient pu trouver trois jeunes gens, surpris par l'orage qui venait de commencer avec les symptômes les plus menaçants. C'était une chétive cabane, basse et humide, autrefois peinturée, surmontée d'une énorme enseigne portant en grosses lettres jaunes cette inscription :

“AUBERGE DU FAUBOURG ST. LOUIS.”

PAR

MME. LA TROUPE”

Quatre petites fenêtres dont les vitres avaient été presque toutes cassées et remplacées par des fonds de chapeau et de gros paquets de linge, éclairaient ce taudis. On y entrait par une porte enfoncée dans le sol et, après avoir descendu dans l'intérieur trois ou quatre degrés, on se trouvait vis à vis d'un comptoir peint en bleu foncé, où étaient réunis pêle-mêle des mesures sales et rouillées, des verres estropiés, des bouteilles vidées et renversées. Les murs avaient été jaunis et tachés par la fumée d'une mauvaise lampe suspendue au plafond et qui répandait dans l'appartement une lumière blafarde, et une odeur forte et désagréable. Dans le fond de cette première chambre, on apercevait une autre porte vitrée qui donnait dans une espèce de salon un peu plus relevé, destiné aux *Gentlemen*. Cette chambre n'était éclairée que par deux vitraux entourés de mauvais rideaux tout troués, mais assez propres. Une longue table carrée la traversait d'un bout à l'autre ; vis à vis était un sofa de paille, fixé au mur, au-dessus duquel était représenté sur une toile peinte, et d'une manière assez peu fidèle le portrait de Napoléon.

Enfin trois chaises de bois et une autre petite table ronde complétaient l'ameublement de ce

salon où étaient réunis en ce moment nos trois gentils hommes que nous nommerons Stéphane, Emile et Henri, auxquels l'hôtesse faisait les compliments et les demandes d'usage.

Mme. La Troupe était une femme d'environ trente ans, grande, robuste et assez bien faite. Elle conservait encore un reste de beauté peu commune ; mais ses traits autrefois réguliers avaient été bouleversés par l'eau de vie, ses yeux rougis par des veilles continuelles, et son large front s'était couvert de rides précoces et de cicatrices. Malgré ces désavantages extérieurs, Mme. La Troupe savait plaire par ses manières polies et engageantes, par son sourire gracieux et avenant, par le ton d'élévation qu'elle savait prendre avec des gens qu'elle croyait devoir respecter et qui lui paraissaient appartenir à une classe assez élevée.

Aussi en présence de ses nouveaux hôtes, Mme. La Troupe ne négligea-t-elle rien pour leur faire une réception dans les formes, elle montra tant de grâces, tant de politesse exquise, que nos jeunes gens auraient cru avoir affaire à une Dame de première qualité, s'ils n'avaient eu dans ce qui les entourait une preuve suffisante du contraire.

—Eh bien, Messieurs, leur dit-elle, en donnant un de ses sourires les plus mignons, que prenez-vous ce soir ? un verre de bière ? un verre de vin chaud ? Ce dernier, je crois, serait préférable, n'est-ce pas ? Au reste choisissez, Messieurs, j'ai du vin supérieur en bouteille, de la bière fraîche, du gin de Hollande, du brandy.....

—Emportez-nous du vin, Mme. dit Stéphane qui, en remarquant l'air d'affectation que Mme. La Troupe prenait, ne put s'empêcher de rire en levant les épaules.

—C'est bien, Mr. vous allez être servi dans l'instant ; et Mme. La Troupe se retira en saluant avec courtoisie.

—Quelle air de dégradation, dit Stéphane en s'adressant à ses amis ; et pourtant n'est il pas étonnant de rencontrer dans une femme qui ne vit qu'avec le rebut de la société un tel raffinement de politesse ?

—En effet cela paraît drôle, dit Emile ; mais n'allez pas croire, Stéphane, que cette femme a toujours été ce qu'elle est aujourd'hui.

—Comment savez-vous cela ? dit Henri.

—C'est une simple supposition, que je fais,

Henri, et je la crois assez fondée ; il n'est pas possible qu'une femme puisse apprendre la politesse avec des gens qui l'ignorent absolument ; la politesse ne s'acquiert qu'avec une bonne éducation.

—Vous avez raison, Emile, dit Stéphane ; cette femme peut avoir et doit nécessairement avoir été bien élevée ; qui sait ? elle appartient peut-être à une famille respectable ; il y a tant d'exemples à présent qui nous prouvent qu'une pareille dégradation est possible et même facile.

L'hôtesse entra en ce moment avec une bouteille de vin cacheté et demanda à Stéphane la permission d'introduire avec eux un homme et une jeune fille qui venaient d'arriver.

—Une jeune fille dehors dans un pareil temps ! voilà du mystérieux. Et d'où viennent-ils, s'il vous plaît ? dit Stéphane en débouchant la bouteille et en faisant une grimace dédaigneuse, à l'odeur et au goût aigre et amer du vin falsifié qu'elle contenait.

—Je l'ignore, Mr. seulement ils paraissent venir de loin, ils sont en voiture et tout couverts de boue et d'eau.

—Faites les entrer, Mme., quels qu'ils soient.

L'orage était alors à sa plus grande fureur ; le tonnerre venait de tomber à quelques pieds de l'auberge ; l'éclair sillonnait en tous sens l'atmosphère qui paraissait comme un océan de feu ; la pluie tombait par torrents ; le vent se faisait craquer horriblement le toit et les pans de la maison.

—Ciel ! quel orage, dit Henry, en allant fermer une fenêtre qui venait de s'ouvrir avec violence, je n'ai jamais rien vu de si effrayant. Mme. La Troupe venait d'entrer avec les nouveaux personnages qu'elle venait d'annoncer et avec qui elle paraissait être en parfaite connaissance ; elle les introduisit sous le nom de Mr. Jacques et Dlle. Jacques. Mr. Jacques salua froidement et s'empara du vieux sofa avec sa fille.

—Vous prenez quelque chose, Maître Jacques ? dit Mme. La Troupe.

—Oui la mère, un verre de *gin* pour moi. Et toi, ma chère, que prends-tu, hein ? emportez lui un verre de cidre, s'il vous plaît.

Et Maître Jacques tira de sa poche une vieille bourse de cuir et remit une pièce d'argent à l'hôtesse.

Stéphane et ses amis le considéraient avec attention ; tous trois ne pouvaient se lasser d'admirer les charmes de sa fille, qui, de son côté, jetait de temps en temps les yeux sur Stéphane, assis le plus près d'elle. Helmina n'avait pas encore 16 ans ; elle était à cet âge bouillant de la jeunesse où les passions commencent à naître dans le cœur et à se refléter au dehors. Helmina était un de ces types de beauté régulière, de candeur enfantine que le peintre n'a pu encore retracer avec précision, que le poète n'a pu chanter dignement.

Son visage faiblement ovale, et d'une blancheur éblouissante mêlée à l'incarnat de la rose, était encadré dans des boucles de cheveux d'un noir d'ébène qui retombaient et flottaient sur un cou d'albâtre—Ses yeux noirs, légèrement soulevés, brillaient sur son beau front, poli comme le marbre. Elle portait un chapeau de paille jaune surmonté d'une plume blanche, qui ne lui couvrait que le haut de la tête. Une robe de mérino rouge foncé, presque collée sur elle par la pluie, dessinait merveilleusement sa taille bien proportionnée et donnait une faible idée du contour régulier de ses bras et de ses épaules—Ses mains blanches et potelées se croissaient comme d'elles mêmes chaque fois que l'éclair brillait. Elle était assise près de son père le regardait avec tendresse, et lui souriait avec grâce en laissant apercevoir ses dents d'ivoire et ses lèvres de corail.

Maître Jacques, son père, pouvait avoir quarante ans tout au plus ; il était d'une taille moyenne, mais bien conditionnée, d'une physionomie grossière et rebûtante, mais d'un caractère assez doux et accessible. Il portait ce soir un large manteau de drap bleu qui lui descendait jusqu'aux talons un chapeau de castor gris presque tout usé qui lui couvrait une partie du front ; des pantalons couleur de poussière, une veste à l'antique, munie d'énormes boutons de corne, et traversée en tout sens par une chaîne de cuivre doré, un fichu de soie noire qui contrastait avec une chemise très-blanche ; tel était à peu près l'accoutrement de Maître Jacques, accoutrement qui, ainsi que celui de sa fille, ne laissait pas d'être très propre et assez à la mode.

A en juger par l'air extérieur, Maître Jacques devait être un homme respectable ; aussi Stéphane s'approcha-t-il avec confiance et commença à lier conversation avec lui, tandis que sa fille alla sécher ses vêtements près d'un

bon feu que l'hôtesse venait d'allumer dans un autre appartement.

— Vous avez là, Mr. Jacques, une charmante enfant dit Stéphane en suivant des yeux la jeune Helmina.

— Vous êtes la centième personne qui me faites ce compliment, et pourtant, dit Maître Jacques, avec une modestie affectée, je ne vois pas qu'il soit mérité.

— Vous vous trompez, Mr. Jacques, votre fille est bien la plus belle personne que j'ai encore rencontrée ; mais dites moi, si toutefois il n'y a pas trop d'indiscrétion à vous le demander, il faut qu'une affaire pressante vous ait engagé à braver un temps aussi terrible ?

— Nullement, Mr. c'est une simple promenade ; ce matin, vous le savez, le temps était superbe, j'ai voulu satisfaire le goût de ma fille en lui faisant admirer tous les beaux sites que Québec nous offre ; cela lui servira pour aujourd'hui de leçon de dessin, vous conviendrez qu'elle ne peut avoir de plus beaux modèles que ceux de la nature.

— Votre Demoiselle apprend le dessin, Mr. Jacques ?

Oui, Mr. et la musique aussi ; je ne néglige rien, voyez-vous bien, pour donner à ma fille la meilleure éducation possible, dit Maître Jacques avec orgueil et en toussant avec importance.

— Vous l'avez placée dans un couvent, je suppose ?

— Non pas, Mr. je l'ai mise en pension chez une Dame respectable, et là des maîtres se rendent tous les deux jours pour l'instruire dans toutes les sciences utiles et agréables.

— Voilà qui est bien, fort bien ; si tous les parents se conduisaient comme vous envers les enfants, Québec, rempli d'excellents talents, ne le céderait peut-être en rien aux premières villes de l'Europe pour l'éducation.

Pendant cette conversation entre Maître Jacques et Stéphane, Emile et Henri en tenaient une autre à voix basse.

— Savez-vous, Henry, dit Emile en montrant du doigt Stéphane, savez-vous que ce corps là va devenir amoureux de la jeune fille ? sur mon âme, je parierais qu'il va en devenir fou ? voyez-vous ces informations qu'il prend et avec quel plaisir il les reçoit ; et puis n'avez-vous pas remarqué il n'y a qu'un instant ces regards brûlants qu'il lui lançait à la dérobée ;

et la belle de son côté ne paraissait pas tout à fait indifférente, elle rougissait, baissait les yeux, souriait même ; tenez, Henri il y a quelque chose là dessous.

— Je suis assez de votre opinion, Emile ; pourtant comment Stéphane pourrait-il devenir amoureux d'une fille qu'il ne connaît nullement, qu'il n'a encore jamais vue avant aujourd'hui ?

— Bah, Henri, on dirait que vous ne connaissez pas l'amour ; que vous ignorez qu'il prend ordinairement, tout à coup, qu'une seule étincelle suffit pour l'allumer dans un cœur aussi passionné que celui de Stéphane ; au reste, tenez, voilà la jeune fille qui revient ; faites-y attention.

Stéphane, en voyant paraître Helmina, se leva et allant au devant d'elle, il lui prit la main et la conduisit jusqu'au sofa :

— J'ai craint, Mademoiselle, lui dit-il avec douceur et en lui souriant avec amour, que cet orage n'eût pour vous des suites funestes ; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en sera rien.

— Vous êtes vraiment trop bon, Mr. lui dit Helmina en baissant la vue, et je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter.

Maître Jacques fronça le sourcil ; Emile coudoya légèrement Henri qui de son côté fit à Stéphane un signe d'encouragement accompagné d'un sourire qui le fit rougir, mais il ne fit pas semblant d'avoir compris.

— Eh bien, dit Emile à l'oreille d'Henri, ne vous l'ai-je pas dit ?

— Ma foi oui, dit Henri, ça n'en a pas mal l'air.

Cependant l'orage avait entièrement cessé ; la lune commençait à percer les nuages ; on n'entendait plus que le pas lourd et traînant du *Watchman*. Maître Jacques se leva tout d'une pièce et les poings sur les côtés, et après avoir dédaigneusement jeté les yeux dans la chambre, il sortit avec sa fille en saluant du bout de ses doigts.

Un instant après on entendit le bruit d'une voiture qui se dirigeait dans le chemin qui conduit aux plaines d'Abraham.

## II.

## CE QUE PEUT UNE ETINCELLE.

Le jour n'était pas bien loin de paraître ; l'aurore avait remplacé les ténèbres épaisses de

la nuit ; Stéphane frappait à la porte d'une vaste maison en pierre grise située au centre de la ville. En arrivant dans sa chambre il s'était mis au lit dans l'espérance de goûter quelque repos après la marche et les fatigues d'une nuit comme celle qui venait de finir ; mais il ne pouvait chasser loin de lui l'image de la jeune fille qu'il avait rencontrée. Helmina était toujours devant lui ; il ne pouvait se dissimuler que cet intérêt qu'il lui portait comme malgré lui n'était autre chose que l'influence d'un amour naissant. Mais tout en retraçant à son esprit les charmes, de la jeune fille, Stéphane ne pouvait s'empêcher de faire des réflexions bien amères sur l'ignorance où il était de son existence et de sa famille, parce qu'il savait que son père, homme rigide et orgueilleux, ne souffrirait pas qu'il vint à s'amuser à une fille de naissance obscure et de fortune médiocre. Et pourtant Stéphane était porté à croire que M<sup>re</sup>. Jacques, malgré son air de respectabilité et de grandeur, n'appartenait pas à une classe bien élevée. Voici comme il raisonnait : Maître Jacques était en parfaite connaissance avec Mme. La Troupe qui de son côté paraissait très familière avec lui. Maître Jacques paraissait très bien accoutumé dans L'AUBERGE DU FAUBOURG ST. LOUIS, il y venait donc souvent ; et comme Mme. La Troupe ne vivait qu'avec la dernière Société, comme la maison qu'elle tenait n'était fréquentée que par des misérables, il n'était pas probable que Maître Jacques en eût été un des habitués s'il eut appartenu à une classe tant soit peu respectable. De plus Maître Jacques n'entraînerait pas, sa fille chez Mme. La Troupe, si, comme il s'en était vanté, il n'épargnait rien pour son éducation et s'il avait tant à cœur de la bien élever.

Telles étaient, entre beaucoup d'autres les réflexions que Stéphane faisait ; il résolut de chercher au plus vite des informations auprès de Mme. La Troupe, et de lui demander, sans l'informer de ses intentions, des renseignements sur celui avec qui elle paraissait si familière et qu'il avait lui-même tant intérêt à connaître. Il s'endormit enfin dans cette résolution ! mais il n'avait pas reposé une heure qu'il fut éveillé par quelqu'un qui le tirait du bras :

—Stéphane, levez-vous ; diable mon ami comme vous êtes paresseux ce matin ! j'ai pourtant marché et veillé autant que vous et voilà deux heures que je suis debout.

—Eh ! c'est vous, Emile, dit Stéphane en s'éveillant en sursaut et en se frottant les yeux ; mais qui vous emmène donc si matin ?

—Rien, mon cher, que l'intérêt que je vous porte ; après une entrevue comme celle d'hier au soir, dit malicieusement Emile, vous avez dû passer une nuit agréable, accompagnée d'heureux songes.

—Que voulez-vous dire, Emile, dit Stéphane en rougissant ?

—Ce que je veux dire ? bah, Stéphane, ne dirait-on pas que vous voulez en faire un mystère ; croyez-vous que je ne me souviens plus de la petite *cocotte* qui vous a si bien *emmiellé* hier au soir ?

—Mais vous badinez, Emile.

—Point du tout, Mr. le réservè ; je parle très-sérieusement, aussi sérieusement que vous agissez.

—Encore une fois, Emile, expliquez-vous !

—Dans l'instant ; dites-moi franchement, mon cher Stéphane, n'est-il pas vrai que la jeune Helmina, la fille de Maître Jacques pour parler plus clairement, a laissé dans votre cœur une impression ineffaçable ! n'est-il pas vrai que vous y pensez à tout instant, que vous donneriez beaucoup pour la connaître plus particulièrement ?

Emile fixa Stéphane avec attention.

—Quand cela serait vrai, dit Stéphane troublé, qu'en concluriez-vous ?

—Eh bien, si cela était, continua Emile avec triomphe, comment appelleriez-vous cet intérêt que vous lui portez, et si cela n'était pas vrai, comment me le prouveriez-vous après l'empressement que vous avez montré hier ?

—Soit, dit Stéphane poussé au pied du mur, je veux croire avec vous qu'Helmina m'a intéressé, je veux croire à toutes les bonnes intentions que vous voulez bien me prêter, mais encore une fois, qu'en conclurez-vous ?

—Pardi, ce que tout autre en conclurait ; que vous l'aimez, et diablement encore.

—Vous vous trompez Emile ; ce n'est que de l'amitié, dit Stéphane en affectant un air d'indifférence.

—De l'amitié avec une personne avec laquelle on n'a eu aucune relation, aucune liaison, vous n'y pensez pas, Stéphane ; l'amitié ne prend pas si vite que cela ; au lieu que l'amour n'a besoin pour naître que d'un simple regard, que d'une seule parole. Allons, mon

cher ami, n'essayez plus à faire un secret de votre amour ; dites que vous l'aimez, et n'en ayez pas honte ; c'est une charmante petite fille, sur mon âme !

—Où ? Est-elle de votre goût ?

—Tellement de mon goût, que si j'étais comme vous en état de choisir une belle, je n'en prendrais jamais d'autre que cette poupée.

—Vous la prendriez même sans la connaître, Emile ?

—Comment sans la connaître ? Il me suffirait de connaître sa naissance et voilà tout.

—Et si elle était d'une naissance obscure ?

—Peu importe, pourvu qu'elle fût honnête ;

—Mais si votre père s'opposait à votre union !

—J'attendrais jusqu'à l'âge de majorité ; mon père n'aurait plus rien à dire alors.

—Et en vous mariant ainsi, Emile, ne croiriez-vous pas mal agir envers votre père ?

—Point du tout, mon cher Stéphane. Comment, parce qu'il plairait à mon Père de refuser son consentement à mon union pour la seule raison que mon amante est pauvre ou d'une maison obscure, je devrais abandonner une jeune fille que j'aime, qui m'aime de même et qui peut faire mon bonheur, une jeune fille qui quelquefois aura peut être refusé vingt autres partis pour moi ? Quel est, mon cher Stéphane, quel est le père assez déraisonnable, assez peu doué de jugement pour en agir ainsi ? Quel est le père qui se laissera guider par un orgueil assez mal placé, par un intérêt assez sordide, pour abandonner son fils parce qu'il se mariera avec une jeune et tendre fille qui n'aura peut-être d'autre défaut que le malheur d'une naissance obscure, ou d'une fortune médiocre ?

—Cet homme déraisonnable, mon cher Emile, dit Stéphane en hésitant, vous le trouverez dans mon père.

—Votre père !

—Oui, Emile, mon père ; et s'il m'est permis de le dire, c'est là son seul défaut ; il est trop épris de lui-même ; trop fier de son origine et de sa fortune ; tellement fier que si j'osais me marier contre sa volonté, il me retirerait d'abord son amitié qui n'a pas de bornes, pour moi et serait peut-être capable de me déshériter.

—Vous m'étonnez, mon cher Stéphane, votre père... pardonnez-moi ce que je viens de dire...

—Vous avez bien dit, Emile, très-bien dit ; je suis de votre avis, et malgré cela, vous le dirai-je, je crois que je laisserais une fille que j'adorerais pour conserver les bonnes grâces de mon père.

—Vous ne le pourriez jamais, j'en suis persuadé.

—Jamais ! mais que me conseillerez-vous donc de faire si je me trouvais dans un pareil dilemme ?

—Je serais bien en peine, Stéphane : je crois qu'alors votre propre conseil vaudrait mieux que celui de tout autre.

Stéphane s'appuya le front sur le dossier d'une chaise et sembla anéanti dans de profondes réflexions ; puis se relevant tout à coup et jetant sur Emile un regard confus et douloureux :

—Je ne vous le cacherai plus, mon cher Emile ; j'aime cette jeune fille ; oui, je l'aime plus que je ne l'aurais pensé d'abord ; je sens dans mes veines le feu de l'amour qui me consume ; et cependant, mon cher ami, ajouta-t-il en versant des larmes abondantes, vous voyez que cet amour est sans espoir. Les réflexions que j'ai faites hier au soir me font craindre beaucoup que cette jeune fille ne soit en effet d'une naissance peu élevée ; mais je le jurerais sur mon âme, oui il me semble que je le jurerais avec confiance, Helmina est une enfant qui embellirait mon existence, je le sens au dedans de moi. Je suis persuadé que son âme est aussi pure que celle d'un Ange, que ses sentiments sont nobles et élevés, que ses qualités sont rares et précieuses ; et cependant, Emile, n'est-il pas pénible pour moi, d'être obligé de l'abandonner parce qu'elle n'est pas issue de parents nobles. Ah ! Emile, s'il ne tenait qu'à moi, je l'épouserais, oui je l'épouserais quand même elle serait la fille du dernier des hommes, puisqu'elle est honnête, belle et vertueuse.

—N'anticipez pas sur les événements, mon cher Stéphane, qui sait ? les difficultés que vous vous figurez n'existent peut-être pas ; il est même possible qu'elle appartienne à une famille respectable et c'est tout ce que votre père demande ; si au contraire la fortune est contre vous, il n'est pas possible que votre Père, que vous dites si indulgent pour vous, se refuse à votre mariage, en voyant votre amour, en remarquant les charmes et les vertus d'Helmina ; non, Stéphane, j'en ai la ferme conviction.



tion, votre père bénira toujours une union qui sans reposer sur la fortune et la noblesse, produira des fruits précieux, les plus précieux que l'on puisse désirer, puisqu'elle reposera sur la vertu et l'amitié.

—Puissiez-vous dire vrai, je serais trop heureux.

—Espérez donc, et si vous me le permettez, je me joindrai à vous pour chercher toutes les informations nécessaires sur l'existence de la jeune fille, et j'irai avec vous me jeter aux genoux de votre père, si les renseignements que nous recueillerons ne lui conviennent pas.

—Merci, Emile, merci, dit Stéphane en le serrant dans ses bras. Que je suis fortuné d'avoir un véritable ami comme vous; car s'il est vrai que le devoir d'un ami est de partager et de diminuer la douleur de son ami, de lui offrir ses services; oh, Emile, je puis dire que vous l'accomplissez d'une manière irréprochable.

—Si vous le voulez, Stéphane, dit Emile pour rompre une conversation qui affectait sa sensibilité, demain nous irons ensemble chez Mme. La Troupe quand la nuit sera close; nous emmènerons avec nous le gros Magloire; car je vous avouerai franchement que je redoute de traverser le soir ces rues écartées, ordinairement infestées de brigands et de malfaiteurs.

—Vous êtes prudent, Emile, mais je vous dirai qu'en emmenant le gros Magloire, je crains encore quelque chose de plus que les voleurs.

—Que craignez-vous?

—Mon père. S'il apprenait que j'entre dans une maison pareille, je ne sais ce qu'il en arriverait; d'ailleurs, mon cher ami, soyez persuadé que notre réputation en souffrirait si.....

—Vous avez raison; quoique je ne doute nullement de la discrétion de Magloire, cependant il vaut mieux aller seuls; à demain donc, Stéphane, à sept heures du soir; préparez vos pistolets.

—Un mot encore s'il vous plaît, Emile; que le secret que je viens de vous dire soit entre nous seuls jusqu'à ce que je puisse le divulguer moi-même d'une manière avantageuse pour mon intérêt.

—Ne craignez rien, la suite vous donnera une nouvelle preuve de ma discrétion; Espérez tout de l'avenir, la persévérance couronnera notre entreprise. Adieu.

Stéphane conduisit son ami jusque dans la rue.

—Oh j'oubliais de vous dire, dit Emile en revenant sur ses pas, qu'on a arrêté ce matin trois voleurs sur les plaines d'Abraham.

—Grâces à Dieu, dit Stéphane avec satisfaction; il faut espérer, qu'on arrêtera bientôt tous les autres; et après avoir serré encore une fois la main de son ami, il remonta dans sa chambre.

### III.

#### COMME QUOI L'AMOUR SE COMMUNIQUE.

A l'entrée de Ste. Foi, sur une petite éminence était située une jolie petite maison, proprement blanchie, avec des contrevents noirs; on y arrivait par une avenue étroite, bordée de sapins et d'érables, le soleil venait de se lever et éclairait de ses rayons d'or cette charmante habitation; des oiseaux perchés sur toutes les branches et sous le toit de la chaumière faisaient entendre leurs doux ramages mêlés au murmure d'un petit ruisseau qui coulait au pied du coteau et allait se perdre au milieu du gazon et des fleurs des prairies environnantes. Une calèche verte et presque entièrement couverte de boue était renversée sur le pan de la maison. Maître Jacques et sa fille venaient d'arriver. Une grosse paysanne joufflue, en jupon d'étoffe, nommée Madelon, et une petite fille joviale et élancée s'empressaient de couvrir une table de porc fumé, de légumes et de lait chaud.

Maître Jacques et Helmina étaient assis sur un banc de jonc vis-à-vis d'un feu ardent allumé dans l'âtre. Helmina tenait constamment la vue baissée.

—Depêche-toi, Madelon, dit Maître Jacques, dépêche-toi, je ne puis faire long séjour ici.

—Dans un instant, Maître Jacques; oh dame! par exemple vous n's'rais pas servi comme à l'Albion, j'n'ons pas eu l'temps pour ça.

—Nimporte ce que tu auras, ma bonne fille nous avons faim, tout est superbe alors, n'est-ce pas, Helmina? Mais dis donc, ma fille, comme tu as l'air triste aujourd'hui? que diable pourtant, ma mignonne, indépendamment de l'orage que nous avons essuyé, tu as eu assez d'agrément dans ta promenade. Hein? pas vrai?

—C'est vrai, mon père, j'ai goûté d'autant plus de plaisir avec vous qu'il m'arrive rare-

ment de jouir aussi longtemps de votre présence.

—Bravo ! mon enfant, dit Maître Jacques avec contentement ; voilà qui est bien répondu sur mon âme, Viens m'embrasser, Helmina, tu es maintenant mon unique consolation sur la terre.

Helmina sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion. Maître Jacques aperçut une grosse larme sur la joue pâle de sa fille.

—Helmina, lui dit-il avec un air de douceur, tu pleures, je vois bien que tu me caches quelque chose ; si tu savais comme ce manque de confiance de ta part m'afflige !

—Je n'ai point de secret pour vous, mon père cette larme m'est arrachée par l'amitié que je vous porte, par la séparation que vous allez faire. — Oh, mon père, pourquoi aussi ne pas toujours demeurer avec moi ? Quelles affaires si multipliées peuvent vous retenir aussi longtemps absent !

Maître Jacques fronça le sourcil ; il éluda promptement les questions de sa fille.

—J'espère, Helmina, qu'un jour je pourrai vivre continuellement avec toi ; ne te chagrine pas, mon enfant. En attendant tu ne manqueras de rien, tu auras tout ce qui te fera plaisir ; mais sois gaie, ma chère, heureuse, imite ta petite compagne Julienne ; regarde-la, elle est toujours comme l'oiseau sur la branche, chantant, sautant, imite là ma fille.

—Ah ! bien oui, la Julienne, dit Madelon avec humeur, elle se saute bien qu'trop elle par exemple ; j'vous dis, Maître Jacques qu'il n'y a pas à en jouir, ma bonne vérité.

—Allons, de la patience, Madelon, elle est jeune, elle deviendra plus sage ; et Maître Jacques s'approcha de la table, et se mit à manger avec précipitation et appétit.

—Dieu le veuille, dit Madelon en prenant de suite deux ou trois prises de tabac.

Le mari de Madelon venait d'atteler le cheval de Maître Jacques.

—Adieu donc, Helmina, dit Maître Jacques je reviendrai dans quinze jours au plus tard, sois bonne fille.

Maître Jacques embarqua dans sa grosse calèche et partit en faisant claquer son fouet. Helmina se retira dans sa chambre pour pleurer plus librement.

—C'est toujours bien curieux, Maurice, dit Madelon en s'adressant à son mari, que s't'homme là n'a pas encore passé ici c'qui s'appelle une journée depuis que nous avons sa fille.

—Eh bienquoi, dit Maurice avec rudesse, c'est qu'il a d's'affaires c't'homme.

—Mais d's'affaires tant qu'tu voudras à la fin, un homme n'est pas un chien faut qu'il se r'pose.

—Qui t'a dit à toi qu'il n'se r'posait pas ailleurs ?

—V'la c'que j'voudrais savoir ; j'cré, ma parole d'honneur, que tu manigances avec lui, Maurice, dit Madelon en le regardant attentivement. Tu m'as l'air à connaître quelque chose.

—Tiens te v'la encore avec tes croyances, dit Maurice en devenant pâle. Comment ça, si tu veux ?

—Comment ça ? parceque d'abord tu as toujours comme lui de l'argent à pleine poche, et ensuite parce que vous vous parlez toujours à l'oreille. Pourquoi ne contez-vous pas vos affaires tout haut ?

—Pourquoi ? dit Maurice d'un air embarrassé, parceque....dame, parceque....parcequ'enfin ça n'vous r'garde pas, entends-tu ? On va-t-il fourrer notre nez dans vos affaires, nous autres ? Eh bien chacun les siennes.

Madelon voyant son mari impatienté n'ajouta plus rien et continua son ouvrage en grommelant.

Maurice sortit.

—C'te pauvre enfant là a du chagrin que je n'connaissons point, Julienne, dit Madelon en entendant les sanglots entrecoupés d'Helmina ; pauvre enfant, si jeune et tant pleurer, si belle et avoir tant de chagrins ! Là là !

Et pourtant si heureuse, ajouta Julienne !

—Heureuse ? Julienne, heureuse un peu.

—Pourquoi ? n'a-t-elle pas tout ce qu'il lui faut.

—C'est vrai, mais n'est-ce pas *chucotant* au moins pour elle de n' pas connaître encore les affaires de son père, de n' pas savoir queu rang elle tient dans le monde ? Son père est riche, Julienne, c'est vrai ; mais comment amasse-t-il son argent ? Il y a à présent tant de... que sais-je enfin ?

—Que voulez-vous dire ?

—C'que j' veux dire, Julienne ; ma foi j' veux dire qu'un homme qui se cache comme Mr. Jacques et qui a toujours comme lui sa bourse bien garnie, ne peut faire rien de bien relevé.

—Vous pensez ça ?

N'ai-je pas raison de l'penser ?

—Comme ça, dit Julienne en remuant la tête ; mais t'nez je pense moi, que Mademoiselle Helmina a d'autre chose encore sur le cœur ; à son âge voyez-vous on commence à avoir des chagrins de jeune fille.

—Des chagrins de jeune fille ? qu'est c'que t'entends par là, Julienne ?

—J'entends que Mademoiselle Helmina peut avoir de l'amour. A 16 ans, voyez-vous, on dit qu'c'est le bon temps pour ça.

—Mais comment veux tu qu'elle aime ? la pauvre enfant jamais elle ne voit personne ici, v'là c'qui m'chagrinerait bêtement à sa place : par exemple, on sait bien c'que c'est à la fin, on aime à avoir des amis quand on est jeune.

—Et qui vous a dit que dans les promenades, qu'elle a faites avec son père elle n'a pas rencontré quelqu'un qui lui plut.

—Ca s'pourrait, ça s'pourrait, Julienne. Oh pour le coup, ça s'rait ben terrible pour elle d'aimer quelqu'un et de ne pouvoir le lui dire, pauvre Helmina ! mais je l'saurai, oui elle me l' dira certainement.

Helmina sortit de sa chambre en ce moment et mit fin à la conversation ; elle était pâle et abattue ; ses yeux rouges et creux dans lesquels on voyait encore rouler des larmes annonçaient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle essaya cependant de paraître gaie, car elle donna à Julienne un sourire forcé qui la remplit de joie.

Helmina et Julienne étaient unies et s'aimaient comme deux sœurs, et cependant leur amitié ne datait que d'un ans. C'était Maître Jacques qui, pour donner une compagne à sa fille, l'avait emmenée et la nourrissait chez Maurice. Julienne avait quatorze ans. Elle était d'une beauté commune, mais d'un caractère riche et précieux. Julienne ne connaissait encore ni les peines, ni les inquiétudes ; le chagrin n'avait pas encore ridé son front, ni troublé son cœur. Toujours riante, toujours heureuse, elle ne connaissait que le jeu et le badinage, elle n'avait d'autres chagrins que ceux qu'elle partageait avec Helmina. Aussi

en la voyant plongée dans la tristesse, elle n'avait pu s'empêcher de verser des larmes ; mais lorsqu'elle la vit sourire, sans penser si ce sourire tenait du désespoir ou de la gaieté, elle sentit dans son cœur la douce espérance et la ferme persuasion qu'elle s'était trompée dans ses conjectures, et que le chagrin d'Helmina ne serait que passager et momentané ; comme celui qu'elle avait toujours montré chaque fois que Maître Jacques l'avait laissée.

Elle s'approcha donc d'Helmina en riant et en sautant.

—Irons-nous dans les champs aujourd'hui, Helmina, lui demanda-t-elle ?

—Oui, ma bonne Julienne, dit Helmina, nous irons cet après-midi ; puis s'adressant à Madelon, je vais me reposer un peu lui dit-elle ; vous m'éveillerez à midi s'il vous-plait, j'ai un mal de tête effrayant.

—Vous-êtes malade ? dit Madelon, je m'en doutais ben q'vous aviez queuque chose.

Elle suivit Helmina dans sa chambre et demeura auprès d'elle jusqu'à ce quelle fût endormie.

Son repos fut assez paisible, seulement de temps en temps elle s'éveillait en sursaut comme si elle eût été sous l'influence de quelque rêve effrayant, ou bien d'une fièvre maligne. Cependant les pulsations régulières de son pouls n'annonçaient rien d'inquiétant, et Madelon en appliquant sa large main sur le front pâle d'Helmina vit avec plaisir qu'il n'était pas aussi brûlant que lorsqu'elle s'était mise au lit.

Madelon se promit bien de ne pas l'éveiller.

—Vous n'irez pas aux champs aujourd'hui, dit-ell à Julienne, Helmina est trop malade, il faut qu'elle se repose et j'espère qu'elle sera mieux ben vite.

Mais à midi le bruit que Maurice fit en entrant rompit le sommeil d'Helmina.

—Pourquoi donc vous lever sitôt, ma chère, dit Madelon en la voyant paraître ? Etes-vous mieux au moins.

—Oui, Madelon, je me sens très bien, grâce à vos soins ; assez bien pour accompagner Julienne à la promenade ; vous ne l'avez pas oubliée, ma chère ?

—Oh non, allez ! dit Julienne, pourtant si cela allait vous rendre malade !...

—Ne craignez rien, Julienne, au contraire je crois que l'air me rétablira parfaitement.

—Prenez garde, lui dit Maurice d'un ton moitié brusque moitié respectueux ; prenez garde, nous en répondrions à Maître Jacques.

Après avoir pris quelque chose Helmina et Julienne sortirent et se trouvèrent bientôt dans les prés fleuris qui avoisinaient leur habitation.

Il y avait à quelques arpents de la maison, une espèce de petit coteau fait en forme de pain de sucre, aplati au sommet et tout couvert de petits sapins, qui par leur verdure et l'entrelacement de leurs branches, formaient un bocage assez épais pour empêcher le soleil d'y pénétrer. Ce jour-là la chaleur était brûlante et excessive, pas le moindre air, pas le moindre souffle.

Helmina, couverte de sueurs, proposa à Julienne d'aller se reposer à l'ombre des branches pour se soustraire un peu aux rayons du soleil.

Aussitôt qu'elles y furent rendues...

—Ma chère amie, dit Helmina en prenant la main de Julienne, si je suis venue aujourd'hui avec vous, ne croyez pas que ce soit uniquement pour faire une promenade ; non, Julienne, j'y suis venue d'abord pour vous faire plaisir, mais sur tout, vous le dirai-je, pour vous confier un secret qui m'aceable.

Julienne fixa attentivement Helmina ; elle était d'une pâleur livide ; ses yeux respiraient une mélancolie grave et réfléchie, sa figure un air d'élevation et de douceur angélique. Julienne ne put s'empêcher de frémir en apercevant le changement subit qui venait de s'opérer sur les traits d'Helmina.

—Il y a bientôt six ans que je suis ici, continua Helmina, et depuis ce temps ma chère Julienne, malgré les peines que j'ai eues, notamment celle que me cause la conduite cachée et mystérieuse de mon père, je n'en ai jamais éprouvé de plus cuisante que celle d'aujourd'hui ; car je vous l'avouerai, Julienne, quoique mon chagrin ne paraisse pas à l'extérieur d'une manière aussi frappante que ce matin, il n'en existe pas moins encore dans mon cœur et m'occupe entièrement. J'aime à vous parler de ma douleur, ma tendre Julienne, parce que je sais que vous m'aidez à la supporter, parce que je sens qu'il est doux pour une amie de s'épancher dans le cœur de son amie ; et assurément je n'en ai point, je n'en aurai jamais de plus sincère, de plus attachée que vous.

Helmina serra la jeune fille contre son cœur.

—Vous pleurez ! Julienne, que j'aime cette marque de tendresse !

Hier au soir, ajouta précipitamment Helmina, pour terminer au plus vite une conversation aussi pénible, hier au soir nous entrâmes dans une mauvaise auberge pour laisser passer l'orage.

—Dans une auberge ! dit Julienne tout étonnée, dans une auberge !

—Oui, Julienne, dans une auberge, que cela ne vous surprenne pas ; c'était le seul asile qui nous fût ouvert ; mais ce qui devra vous surprendre autant que moi, c'est que mon père m'a paru connaître depuis longtemps cette infâme maison, et être très familier avec la maîtresse qui se nomme Mme. La Troupe.

—Mme. La Troupe ? dites vous.

—Oui, Julienne ; la connaissez-vous ? auriez-vous eu des relations avec cette femme ?

—Je vous le dirai dans un autre moment, ma chère Helmina ; continuez s'il vous plaît. Mme. La Troupe aubergiste ! répéta-t-elle à demi voix, qui l'aurait pensé !

—Et qui aurait pensé aussi, ma chère Julienne, dit Helmina sans prendre garde à la surprise de son amie, que mon père qui paraît tant se respecter, qui a en effet l'air si respectable, qui aurait pensé qu'il eût des connaissances comme cette Mme. La Troupe. Oh je souhaite bien que mes craintes ne se réalisent jamais, mais.....

Helmina n'acheva pas dans la crainte de porter à l'égard de son père qu'elle respectait d'ailleurs un jugement trop sévère et trop peu fondé.

—Continuez, dit Julienne qui en pensant encore à la nouvelle situation de Mme. La Troupe, n'avait pas paru prendre garde à ce qu'Helmina venait de cacher, continuez, est-ce là votre grand secret ?

—S'il n'y avait que cela, dit Helmina, je me croirais trop heureuse ; sachez, donc Julienne, que dans cette vilaine auberge j'ai rencontré.....

—Un jeune homme ? dit Julienne pour épargner à Helmina la difficulté d'un pareil aveu. Je m'en doutais, ma chère amie, ce matin même j'ai cru m'apercevoir que votre chagrin venait de là, j'en ai fait la remarque à Madelon ; mais connaissez-vous son nom.

—Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit : il me semble que je pourrais passer ma vie à l'entendre et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse ; je pense continuellement à lui... je le vois partout... enfin je l'aime, Julienne, oui je l'aime, et pourtant vous connaissez mon père, s'il venait à l'apprendre.

Helmina ne put résister plus longtemps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

—Pourquoi, ma chère Helmina vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître encore parfaitement les dispositions de votre père.

—Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois ; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du mariage et de l'amour ! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement....

—Il faut l'essayer,

—Jamais, jamais je ne l'oserai.

—Et si j'osais, moi ?

—Il rira de vous, il ne vous écouterait pas.

Eh bien je conterai tout à Madelon et à Maurice ; votre père ne rira pas de tout le monde je suppose, il finira par le croire.

—Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère, s'il allait se fâcher ?

—Laissez-moi faire, Helmina, regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si longtemps dehors ; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air de calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme. La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons nécessaire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

#### IV.

#### HISTOIRE DE JULIENNE, DE MADAME LA TROUPE ET D'HELMINA.

Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme. La Troupe ; c'était

tait une des meilleures amies de ma pauvre défunte mère. Mme. La Troupe était riche alors, bien riche ; vous comprenez maintenant ma surprise, lorsque je vous ai entendu dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits ; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison ; oh ! le beau magasin ! quand j'y pense encore ! Comme il y avait de belles et bonnes choses ! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles Dames, de jolis Demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'était des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte ; enfin le magasin était toujours foulé de ronde. Vous pouvez penser tout l'argent que Mr. La Troupe amassait !

Sans compter son magasin, Mr. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers ; mon père en était un et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime parcequ'il était vigilant et laborieux ; il ne nous voyait que le Dimanche ; toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Mme. La Troupe aimait, comme je vous l'ai dit, beaucoup ma mère ; elles avaient été élevées ensemble ; elle la faisait travailler et la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elles. Si vous aviez vu comme c'était arrangé ! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore ! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries ! des friandises ! C'était des pains de savoie par ici, des gateaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toute espèce ; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoutée vrai comme j'vous l'dis—Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de Mme. La Troupe ! C'était des belles robes, des beaux chapeaux, allons, jusqu'aux paraols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps là. Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'fracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi, Helmina, que Mme. La

Troupe avait une petite fille à peu près de mon âge, belle comme un petit enfant Jésus de cire ; vous devez l'avoir vue lorsque vous êtes entrée chez sa mère.

—Non, Julienne, probablement qu'elle était couchée.

—Oh ! c'est ça. La pauvre petite Elise, elle doit trouver du changement de coucher aujourd'hui dans un mauvais lit elle qui ne couchait autrefois autrefois que dans la soie et sur la plume ! Qui aurait dit ça pourtant ? C'était la meilleure enfant que l'on puisse voir : complaisante, généreuse, toujours gaie, et surtout polie et pas fière du tout, qualités qui sont pas mal rares chez nos Demoiselles d'aujourd'hui ; hein Helmina ? Combien de ces prétendues filles de gros Monsieur auraient à sa place dédaigné de jouer avec une pauvre petite paysanne comme moi ; combien se seraient crues déshonorées en me saluant même ? Et cependant de toutes ces Demoiselles que je vois aujourd'hui, je vous assure, Helmina, que pas une n'était mieux habillée ni mieux élevée qu'elle, pas une n'était plus considérée, plus vantée. C'était riche voyez-vous, quand en a de l'argent, on a tout avec aux yeux du monde. Mais par exemple Elise avait plus d'esprit, plus de jugement que toutes ces demoiselles orgueilleuses qui n'ont quelquefois d'autre mérite que celui de la fortune, d'une fortune ordinairement mal acquise, au dépens des pauvres.

Elle m'aimait tant, elle me caressait tant que j'en étais par fois tout honteuse ; nous étions toujours ensemble ; tenez pour bien dire, nous étions comme les deux doigts de la main, vrai comme j'vous l'dis ; aussi toutes les petites filles du voisinage en étaient devenues jalouses ; chaque fois qu'elles me rencontraient, elles me disaient. " T'es b'en heureuse la Julienne, j'voudrais b'en être à ta place la Julienne " et mille autres choses pareilles qui me gonflaient et me faisaient apprécier encore plus le bonheur que je goûtais auprès d'Elise.

Pauvre Elise, dit Julienne en se croisant les mains, oh je donnerais bien d'quoi pour la voir à présent ! Comme elle doit être changée ! comme elle doit être triste ! Et sa mère, là.. là.. qui mène une vie aussi misérable, comme ça doit lui faire de la peine elle qui est si scrupuleuse, si sage ! Mais tenez, vous voyez bien,

Helmina, je ne puis croire que Mme. La Troupe soit aubergiste, elle qui était si vertueuse ! Pourtant, ajouta Julienne avec résignation, quand on tombe de si haut, ça donne l'air d'espérer et puis on ne sait pas où se jeter ! Pas vrai ? Helmina.

—Oui, Julienne, oui vous avez raison ; mais continuez.

—Il y avait deux ans que nous vivions ainsi, reprit Julienne, lorsque Mr. La Troupe tomba malade. J'ai entendu dire à ma mère que c'était d'avoir trop travaillé.

Tu le crois bien ; c'était un homme aussi que ce Mr. La Troupe ; ça n'arrêtait pas plus que l'eau de la rivière. Vous pouvez penser s'il était soigné un peu ! Bonne Sainte Anne du bon Dieu quand j'y pense encore ! Tenez il avait six médecins à ses trousses, vrai comme j'vous l'dis ; et puis dans la maison c'était comme une vraie apothicairerie, des bouteilles de toutes sortes, des instruments de toutes espèces, des clercs de toutes façons ; malgré tout ce brouhaha auquel personne ne comprenait, il a fallu partir ; car voyez-vous contre la volonté du bon Dieu, il n'y a rien à faire.

Vous pouvez-vous imaginer quel coup sa mort porta à sa famille et à la notre, et par tout le canton. Sainte Vierge, quand j'y pense encore ! Si vous aviez vu Mme. La Troupe s'arracher les cheveux, jeter les hauts cris sur le corps de son mari en le baignant de ses larmes ; si vous aviez vu la petite Elise qui appelait son père, si vous aviez entendu tous les domestiques et les pauvres pleurer et gémir, tout le monde regretter Mr. La Troupe ; il y avait d'quoi fendre un rocher en deux, vrai comme j'vous l'dis. Vous devez voir par là l'estime et l'amitié que tout le monde avait pour lui, et je vous assure qu'il le méritait. Tout le monde a perdu dans la mort de Mr. La Troupe ; les pauvres et les riches, mais surtout nous et plus encore sa pauvre épouse et sa chère petite fille.

Vous pensez bien que Mme. La Troupe ne pouvait pas conduire les affaires multipliées auxquelles elles se trouvait abandonnée ; et c'est ce qui a causé le plus grand de ses malheurs. Elle avait un frère qui demeurait à deux cents lieues ; ne voulant pas confier sa fortune entre des mains étrangères, elle en chargea son frère et lui donna le pouvoir de tout conduire à son gré. Mais ce frère in-

grat abusa des bontés de Mme. La Troupe. C'était d'ailleurs un débauché, un dépenseur, un fripon qui ne passait son temps et ne dépensait son argent qu'en libertinages et qu'au jeu. Vous pouvez penser s'il *éparpilla* l'argent ; aussi ça ne pouvait pas durer bien longtemps. Mme. La Troupe qui était bonne comme la vie, se contentait de lui faire des remontrances sans penser à lui retirer le pouvoir qu'elle lui avait donné. C'est ce qui l'a perdue la pauvre femme. Son frère fit des dettes à force, il fallut payer, et quand on eut plus d'argent, on vendit les terres d'abord, et mon père, ainsi que beaucoup d'autres, se vit réduit à mendier son pain. On se défit ensuite des voitures, des maisons, des meubles, enfin du magasin ; tout fut dévoré par la cupidité des créanciers, tout fut mangé par les gens de cour, qui ne sont guère scrupuleux lorsqu'il s'agit d'emplir leur bourse.

Voilà donc Mme. La Troupe dans la rue, sans aucune ressource, et cela s'est fait, ma chère Helmina dans l'espace de deux mois environ.

Enfin vous le dirai-je, Mme. La Troupe et sa fille vécurent pendant un an du secours des autres, non pas de celui des riches, ils furent impitoyables aussitôt qu'ils virent qu'ils n'avaient plus rien à espérer, c'est l'ordinaire ; mais aux dépens des pauvres !

Quant à nous, Helmina, épargnez moi de vous faire le tableau de la misère que nous eûmes ; qu'il me suffise de vous dire que ma pauvre mère en est morte !

Julienne ne put continuer ; les sanglots lui coupèrent la parole ; la sensible Helmina pleura avec elle et après avoir donné un libre cours à leurs larmes.

—Pauvre Julienne, telle est la différence de notre douleur ; vous pleurez pour les morts et moi je pleure pour les vivants, pour les absents !

Et moi donc, dit Julienne, n'ai je pas mon pauvre père que je n'ai point vu depuis trois mois.

—Comment avez-vous été séparée de lui, continuez Julienne, je vous en prie.

Le reste n'est pas long, Helmina ; trois mois après la mort de ma mère, mon père fit connaissance avec le vôtre je ne sais comment, il devinrent tellement amis qu'ils ne se laissaient

plus. Un jour, mon père était absent, Mr. Jacques vint chez nous et me prenant à part :

Julienne, me dit-il, votre père n'a plus rien à gagner ici il m'a témoigné le désir de laisser pour un temps le Canada en me demandant, d'avoir soin de vous pendant son absence ; je suis à mon aise, je le lui ai promis avec plaisir ; je vais vous mettre en pension à la campagne chez une bonne femme où vous n'aurez rien à faire qu'à vous fêmer et à vous amuser avec ma petite fille qui y est déjà.

Quinze jours après, mon père partit en me promettant de revenir au plus vite ; voilà mon histoire, Helmina, je ne pouvais parler de Mme. La Troupe sans vous la conter. Avant de venir ici, je fus lui dire adieu ; Elise ne pouvait se séparer de moi. Elles étaient toutes deux dans la plus profonde misère ; je suppose que Mme. La Troupe se voyant abandonnée, aura choisi la vie d'Aubergiste pour dernière ressource.

—Combien y a-t-il à présent, dit Helmina, que Mme. La Troupe a perdu son mari.

—Attendez-donc ; il y a environ un an..... Oui il y a bien un an et demi ; mais, dites moi, Helmina ; est-elle comme il faut ?

—Elle n'a conservé, ma chère Julienne, qu'un peu de politesse ; cependant malgré son air d'affectation on peut affirmer qu'elle n'est pas à la place que Dieu lui a destinée ; on voit qu'elle n'est pas née dans la dégradation où elle est.

Quoi, est-elle rendue à un tel point de...

—Elle est descendue au dernier échelon de la société ; l'auberge qu'elle tient paraît par sa malpropreté, son délabrement le rendez-vous de tous les misérables, enfin, Julienne, je puis vous le dire sans exagérer, je suis persuadé que la malheureuse s'est livrée à la boisson.

—Cela n'est que trop possible, Helmina, dit Julienne, Mme de La troupe ayant de mauvais exemples sous les yeux ; pourvu au moins qu'elle n'entraîne pas sa malheureuse petite fille !

—Dieu ne permettra pas, qu'un ange de vertu comme Elise succombe. Pauvre Elise !

—Vous m'avez dit, Helmina, que votre père connaît parfaitement Mme de La troupe, et qu'il ne vous refuse rien, voulez-vous vous joindre à moi pour le prier de laisser Elise venir demeurer avec nous.

Ma chère Julienne, dit Helmina touché du bon cœur de son amie ; comme vous me touchez, comme vous m'intéressez ! j'attendais que vous me fissiez cette demande pour la faire ensuite moi-même à mon père : oui Julienne, nous lui demanderons, oui ce sera nos premières paroles à son retour. Pauvre Eligèrse, oui elle viendra avec nous, nous partagerons ses peines, elle partagera les nôtres.

Merci, ma bonne Helmina dit Julienne en se jetant dans ses bras, et en la serrant contre son cœur, merci, merci, ! Pauvre Elise, comme elle va être contente !

—Mais Helmina, ajouta Julienne, après quelques instants donnés à sa joie, si vous n'êtes pas fatiguée et si vous ne vous endormiez pas trop, j'aimerais à entendre raconter votre histoire ; mais non, tenez ça n'aurait qu'à vous rendre malade encore, je me reprocherais cela toute ma vie.

Ne craignez rien, Julienne : d'ailleurs mon histoire n'est pas longue, et ne retardera pas longtemps votre repos.

Il est d'usage, lorsqu'on raconte sa vie de commencer par parler de ses parents ; malheureusement, ma chère Julienne, je ne puis rien vous dire d'eux ; je n'ai jamais connu ma mère, elle mourut en me donnant le jour ; quant à mon père, vous le connaissez comme moi ; vous savez qu'il s'appelle Jacques, voilà tout ce que je sais moi-même. Que fait-il, où agit-il, quelle est sa vie ? je l'ignore. Est-il d'une bonne famille, est-il riche, est-il respecté ? je l'ignore encore. Pourquoi sa conduite est-elle aussi mystérieuse ? j'ignore tout en fin ma chère amie. Depuis que j'ai l'âge de connaissance, jamais mon père n'a passé deux jours de suite avec moi ; jamais je n'ai pu lui arracher le moindre aveu sur la nature de ses affaires. N'est-il pas désolant pour une jeune fille comme moi, de vivre inconnue loin de tout le monde. N'est-il pas pénible pour moi d'être dans la triste nécessité de ne vivre qu'avec des étrangers, de ne pas dépasser la borne de cette campagne sans être épiée dans toutes mes démarches dans mes regards même par un père qui ne me perd pas de vue.

Oh ! Julienne, si vous saviez comme je souffre, lorsque dans les promenades que je fais avec mon père, je rencontre des jeunes filles

qui se promènent seules dans la ville, vont où elles veulent, parlent à qui elles veulent, rient, s'amuse avec de jeunes Messieurs ; si vous saviez somme je souffre, Julienne ! Je me dis en moi-même ; ces Diles ne manquent de rien, elles voient tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus beau, elles sortent, quand elles veulent, pourquoi n'en ferais-je pas autant, pourquoi ne serais-je pas aussi heureuse qu'elles ? j'aime tant le monde moi, Julienne ; j'aime tant le plaisir !

Où étiez avant, demanda Julienne.

—En pension chez une bonne femme qui m'a élevée ; oh je l'aimais bien ! elle est morte un mois après que je l'ai laissée—

—A-t-elle laissé des enfants ?

—Un garçon seulement, je ne sais ce qu'il est devenu. Ici minuit sonna à la vieille horloge ;

Déjà minuit ! Julienne, dit Helmina, Dieu comme le temps passe vite ! couchons-nous Julienne, tout le monde dort ici ; si Madelon nous entendait encore, elle nous gronderait ; bon nuit Julienne !

v.

#### LES BRIGANDS DU CAP ROUGE.

Le Cap Rouge, à l'époque où notre histoire se passait était un lieu maudit et redouté de tout Québec ; c'était, suivant l'opinion d'un grand nombre, une forêt enchantée qui enfantait les brigands, et les rejetait ensuite sur la Cité pour exercer leurs ravages et leur rapines ; c'était là que le démon tenait son conseil, qu'il méditait le crime, marquait ses victimes ; c'était l'épouvantail dont se servait la superstition pour inspirer l'amour la vertu et l'horreur du vice ; de tous les soirs, disaient les vieillards, on voyait tout autour du bois des feux souterrains qui s'échappaient du sein de la terre, des fantômes qui se répandaient dans les champs, et s'exerçaient au vol, au meurtre ! tantôt c'était des cadavres que l'on voyait suspendus à tous les arbres et qui semblaient gémir et maudire leurs meurtriers ; tantôt c'était des spectres qui prenaient toutes sortes de formes, des bêtes féroces qui s'entredéchiraient ; et puis on entendait des hurlements, des pleurs, des sanglots, des juréments continuels ; tel était le tableau que les



bonnes femmes inventaient dans leurs superstitions en parlant du Cap Rouge.

Cependant nous dirons que le Cap Rouge avait une réputation si horrible et si effrayante que personne n'aurait osé, sans se faire taxer de folie et d'imprudence, le traverser dans la nuit.

Ce soir-là, le Cap Rouge était paisible, mais c'était un silence effrayant: on apercevait à travers les branches une petite fumée noire mêlée d'étincelles et qui sortait d'un tuyau placé sur une espèce de hutte sauvage à moitié creusée dans le roc et recouverte d'arbres secs et de feuillage jauni qui laissaient échapper de l'intérieur une lueur pâle et sombre. Trois hommes fumant dans de longues pipes allemandes étaient nonchalamment assis sur des bancs de mousse autour d'une vieille et large souche qui leur servait de table.

(A continuer.)

PIETRO.

QUEBEC. 29 AOUT, 1844.

Avec le présent numéro nos abonnés recevront douze pages de Musique formant les numéros 9, 10, & 11 de la partie musicale, et contenant la

“ GALLOPADE DU MENESTREL ”  
par C. Sauvageau, une mélodie,

LE CHANT DE L'ABEILLE  
par Donizetti, et une Romance intitulée

REVEILLE MOI

par E. Troupenas.

Nous aimons à informer nos abonnés que nous avons reçu récemment beaucoup de caractères variés pour l'embellissement de la partie musicale de notre feuille.

Nos abonnés de la Campagne sont priés de nous faire parvenir, directement, ou par nos agents, le montant du premier semestre d'abonnement.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jedis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires. Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Urulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.